

RÊVE GÉNÉRAL

NATHALIE PEYREBONNE

RÊVE GÉNÉRAL

roman

Préface de

CLAUDE PUJADE-RENAUD

PHÉBUS

© Libella, Paris, 2013.

I.S.B.N. : 978-2-7529-0816-2

Préface

Ils sortent. De terre, de l'ombre. Du tunnel quotidien. Du boulot ou du métro. Du tatami ou du terrain de foot. Des catégories rigides engendrées par une pensée préfabriquée. De leur cuisine ou de leur salle de classe. Jusqu'aux génies préposés à exaucer les vœux qui consentent à sortir des bagues, gentiment, gracieusement... D'autres refusent de s'extirper hors de leur lit, mais le lecteur est confronté à une seule et même résistance : tous disent «pouce!»

Des grévistes? De vieux anars ou de jeunes *indignados*? Des syndicalistes revendicatifs? À moins que nous ne soyons en présence de «déconsuméristes»? Ou, peut-être, d'avatars de Bartleby – ce personnage de Melville qui *préfère ne pas...* Un Bartleby qui aurait émigré de New York à Paris,

du dix-neuvième siècle au vingt et unième? Non non, pas exactement. Les termes habituels ne collent plus. Et s'il s'agissait en fait d'échapper à un langage convenu? D'enrayer la mécanique apparemment bien huilée d'un engrenage absurde afin de pouvoir tresser des liens différents?

L'utopie, par définition, n'a pas de lieu. Avec bonheur, avec culot, Nathalie Peyrebonne s'amuse à lui en conférer plusieurs. Des lieux familiers aux Parisiens : la rue d'Amsterdam, la place Vendôme, les abords de l'Élysée, la terrasse d'un bistrot... Imperceptiblement, puis avec de plus en plus d'aisance et d'énergie, les frontières et les lignes de force bougent, des rythmes inédits se faufilent, impulsent des désirs neufs, un langage s'invente et les hasards deviennent féconds : «quelque chose se dilate». Et la respiration du lecteur également. Alors, on joue? On «rêve»? On «grève»? Tant qu'à localiser l'utopie, autant s'autoriser un néologisme. Nathalie Peyrebonne nous invite allégrement à casser les codes en brodant autour de ce métissage, aussi ludique qu'astucieux, de rêve et de grève.

J'aime la construction de cette histoire par brèves séquences, toniques, incisives. On croit

PRÉFACE

avoir largué en chemin un personnage et on est ravi de le retrouver plus loin, agréablement métamorphosé. J'aime ce regard à la fois tendre et acéré sur des vies qui s'enlisaient et qui soudain, en quête de sens, s'accordent, joyeusement mais avec gravité, une pause, un virage, une échappée, une métamorphose. Ou une vraie rencontre. J'aime cet art d'égratigner d'un coup de patte félin les modes et conformismes contemporains, du papier hygiénique écologique au petit mais indispensable manuel du parfait cadre commercial. Au passage, je savoure cette très subtile «microsociologie» du garçon de café parisien. Et j'avoue avoir un faible pour ce personnage haut placé qui, dans sa vie affective, a peut-être un peu trop joué au «cow-boy solitaire» mais qui saura renoncer à la politique pour l'écriture.

Je savoure également l'évocation discrète, mais fort bienvenue, de ces figures contestataires que furent l'écrivain Georges Darien (réfractaire à tout, au pouvoir, à l'armée, à la démocratie, au syndicalisme, et même à l'anarchisme...) et Ferdinand Lop, l'utopiste humoriste du Quartier latin, drôle et bourru, avant, pendant et après les événements de Mai 68. Lop qui suggérait de prolonger le boulevard Saint-Michel jusqu'à la mer...

RÊVE GÉNÉRAL

Tout à la fin de cette « fable », habilement et gaillardement concoctée, demeure un activiste râleur et rageur, un forcené récalcitrant, « le crétin pragmatique », qui se condamne lui-même à une radicale solitude. On a plaisir à tourner la page.

CLAUDE PUJADE-RENAUD

« Mais entrons maintenant dans le vif du
sujet car, comme dit le poète, “le soir tombe et
le grand jaguar blanc se glisse dans nos rêves”. »

JEAN-BAPTISTE BOTUL,
La Vie sexuelle d'Emmanuel Kant

Le moment, enfin, est arrivé.

Moment attendu, imaginé, fantasmé patiemment au fil des années.

Car, comme tant d'autres, il passe sa vie à se préparer, à anticiper peurs, angoisses ou bonheurs – *carpe diem* mon œil, l'homme ne pense qu'au lendemain –, il répète, il peaufine pour le jour où; il accepte aussi par avance de rester peut-être toute une vie en coulisse, toute une vie hors de la scène désirée, toute une vie loin des regards. Comme tant d'autres, il n'en poursuit pas moins ses préparatifs et ses rêves, avec chaque jour un peu plus de cette acuité immense qui est donnée à celui qui se trouve malheureusement à l'abri des lumières aveuglantes.

Seulement là, c'est le moment. Il n'a plus

RÊVE GÉNÉRAL

qu'à. Il a tant imaginé cet instant qu'il ressent de façon presque palpable la vanité qu'il y a à le jouer, enfin, après en avoir tant de fois combiné les moindres détails, après l'avoir tant de fois déjà vécu. Comme dans ses rêves, il va s'avancer, inspirer profondément, expulser l'air lorsque son pied touchera le ballon, il y aura cette lente trajectoire, ce ralenti magnifique, ô-ballon-suspends-ton-vol, l'entrée dans les buts, le filet, le visage du gardien, les embrassades des coéquipiers, les hurlements des supporters, les félicitations de l'entraîneur, du patron du club, le titre dans le journal.

Il est devant les buts, il est prêt à tirer, son esprit est un kaléidoscope où se bousculent des fragments d'images, des sons et des couleurs : le Président de la République présentant ses vœux peu avant le match – les mains entrecroisées, les pouces ramenés constamment vers le haut façon empereur romain –, la façade de l'Élysée, le drapeau tricolore, et sa tête à lui, sa petite tête de footballeur, comme détachée du corps, le tout noyé dans un rouge éblouissant parsemé d'étoiles vertes. Noyé, ballotté, emporté, il va perdre pied, cherche un repère, un point d'appui, voit le ballon.

RÊVE GÉNÉRAL

Le ballon : inerte, terne, et bêtement posé sur la pelouse.

Un ballon n'a ni sentiments, ni états d'âme. Rien. Un ballon ne peut être que très con.

Et au fond peu importe, puisqu'il ne s'agit que de taper dedans, pour la trajectoire magnifique, le but, les embrassades, les hurlements, etc.

Une sorte de formalité.

Comme les vœux du Président, une formalité. Les formalités me fatiguent, se dit-il. Quelle tête de con, ce Président. «Un pays qui gagne...», quelle rengaine, quelle scie, et allez hop, bonne année, mes chers compatriotes, je gagne, vous gagnez, nous gagnons, hein, c'est magnifique, c'est clair pour tout le monde? allez hop, bonne année, sourire maîtrisé, vainqueur plein de morgue, mes chers compatriotes.

Il regarde le ballon.

Qui attend. Comme les spectateurs, l'arbitre ou les autres joueurs. Qu'il fasse ce qu'il doit faire. Ce qui est prévu. Qu'il joue son rôle, sa partition. C'est son tour, il n'y a pas de souffleur sur cette scène gazonnée mais il connaît ses répliques sur le bout des doigts. Il les a répétées tant de fois.

Mais là, il sent bien que non, qu'il ne pourra pas.

RÊVE GÉNÉRAL

Hochement de tête, un vague salut au ballon, con ou pas con, sans rancune mon vieux. Puis il se détourne et, tranquillement, prend le chemin des vestiaires.

Louis

Dès le réveil, les bourdonnements. Ses acouphènes sont de retour. Il a, certains jours, l'impression de vivre sur une station de radio mal réglée. Ce bruit ténu et variable qui l'accompagne, et l'activité à déployer pour s'en distraire : détourner l'attention, faire diversion grâce à d'autres sources sonores, écouter ailleurs. Un combat éreintant. Intermittent, heureusement. Il a ses jours blancs, et ses jours bourdonnants.

Journée bourdonnante donc. Perspective épuisante.

Ça et le reste. Comment dire. Un poste enviable, une carrière fulgurante, une popularité impressionnante, difficile de se plaindre quand on est ce qu'il est, Premier ministre d'une grande

puissance, cinquante-huit ans, autant dire la fleur de l'âge, une allure certaine avec ses cheveux argentés, abondants, coiffés vers l'arrière – il est l'homme à la crinière d'argent des journaux –, visage bien dessiné, yeux clairs qui révèlent ce qu'il est au fond : un poète, un homme aux horizons élargis, pris dans un monde politique dont la médiocrité l'étonne ou le lasse, selon les jours, lui qui se plaît à griffonner des histoires sur les petits papiers qui l'accompagnent partout.

Il le disait récemment à une jeune journaliste, il aime faire le point rapidement, mentalement, dans son lit chaque matin avant de se lever : il considère la journée qui va se déployer, en évalue par avance le rythme, les lourdeurs, les articulations, y loge avec adresse quelques passages confortables qu'il savourera jalousement. Comme certains roulent à l'avance les cigarettes qu'ils fumeront bien après pour anticiper le plaisir qu'ils en tireront, lui se prépare dès le matin de belles échappées, et s'en délecte.

La veille au soir, il a assisté aux vœux du Président dans un salon privé de l'Élysée, privilège de privilégié. Il connaissait le texte à l'avance, aurait presque pu le réciter mot à mot mais,

étrangement, l'allocution lui a fait de l'effet, un effet d'ailleurs un peu inattendu car indéniablement oppressant. Un je-ne-sais-quoi d'un peu trop appuyé, vers la fin, ou dans l'ensemble, enfin il avait ressenti une contrainte désagréable, un léger écœurement. Il connaît pourtant bien la frénésie présidentielle, si éloignée de son propre flegme, de cet homme qui ne peut concevoir de temps mort, de cet homme toujours tendu vers le plus, avoir plus, commander plus, s'agiter plus. Le discours aux métaphores guerrières sur notre beau pays qui doit gagner toute une série de batailles dans des secteurs divers et variés, rien de nouveau, la routine, mais, inexplicablement, il s'est senti oppressé. Légèrement. Et ce matin, ses acouphènes sont de retour.

Cela ne l'empêchera pas de se lever et de faire, comme il le fait depuis toujours, ce que l'on attend de lui. Il se dit qu'il est un vaillant petit soldat, soldat poète comme il y en a tant eu, l'histoire est pleine de ces hommes ayant tout autant manié la plume que l'épée. Mais enfin la poésie fait bien rigoler le Président, qui doit d'ailleurs en ce moment même commencer à fulminer : le téléphone sonne, sur la table de chevet, comme chaque matin, mais Louis aujourd'hui se dit qu'il

RÊVE GÉNÉRAL

tendra le bras dans un petit moment, qu'une fois n'est pas coutume il va s'accorder quelques instants, comme ça, une respiration, trois fois rien.

Edmond

Jamais levé aussi tôt, Edmond, d'habitude. Edmond l'oiseau de nuit, disait sa mère, paix à son âme. Agent de sécurité dans un bar, jamais rentré avant cinq ou six heures du matin. Agent de sécurité? Ah oui, videur, avait dit sa mère à l'époque, c'est plus tranquille que bandit ou trafiquant. Au fond, elle n'avait pas tort, et Edmond mène sa petite vie comme il le ferait d'une barque sur le lac Léman. Plutôt satisfait de son sort, alternant les heures consacrées à sa passion pour la cuisine et celles accordées aux arts martiaux, l'homme des écarts improbables, répète Yannick, l'entraîneur du dojo.

Tombé du lit ce matin, un bol de café, forme étonnante, la patate dirait Yannick, alors vite un plan d'attaque, avant d'enchaîner les actions,

les mouvements, fluidité, rapidité, agilité, pas d'hésitation. Le marché, de quoi faire un plat aux petits oignons, la cuisine, puis l'entraînement, et voilà, la journée est déjà pleine. Pour le choix du plat, ne mollissons pas, surtout continuer dans la même veine.

Sans être le moins du monde monomaniacque, Edmond est de ces hommes qui s'investissent toujours intensément et complètement dans ce qu'ils font : choisir un sujet, en faire le tour au pas de charge, avant de s'en emparer, goûlûment, d'en explorer les moindres recoins, d'en retourner tous les tiroirs, c'est ainsi que l'on peut maîtriser, et que l'on peut passer à autre chose. Sa période cuisine japonaise – huit mois –, qui explique la présence un brin incongrue d'un certain nombre d'ustensiles dans sa cuisine – comme l'éventail, utile pour éventer le riz vinaigré au cours de sa préparation –, a précédé celle qu'il explore maintenant avidement : la cuisine européenne de la Renaissance. Blanc-manger, sauce cameline ou poudre de duc : les mots évocateurs s'ouvrent sur des saveurs jouissives pour qui cherche l'inédit et le trouve alors dans l'ancien, le très ancien – sous la poussière des incunables, les fumets des ragoûts, brouets

EDMOND

ou tourtes –, revu à la chaleur moderne des plaques de cuisson en vitrocéramique.

Là, il hésite, entre une tourte aux carottes baignées de verjus et des beignets de courge au vinaigre et au miel.

Et puis après tout, l'hésitation n'étant pas son fort, il se lève, enfile un sweat, et se dit qu'il choisira sur place en fonction de l'allure des légumes. Porte claquée, escaliers dégringolés, en trois minutes il est dans la rue.

Céleste

« Bien la peine de s'appeler Céleste si c'est pour passer sa vie sous terre. »

C'est ahurissant, le retard avec lequel nous réalisons les évidences. Celle qui vient de se faire cette réflexion douce-amère porte ce prénom depuis bientôt trente-sept ans et conduit des métros sous terre depuis plus de dix ans. La remarque à peine énoncée, le décalage n'échappe d'ailleurs pas à l'intéressée, qui ajoute dans un demi-sourire, et toujours à voix basse : « C'est sûrement parce que je suis blonde. » Sauf que ces préjugés de couleur, tout le monde sait cela, ne s'appliquent qu'à celles ayant les cheveux longs, celles qui peuvent donc gracieusement soulever leurs jolies épaules et les faire ainsi rebiquer dans le plus pur style blonde. Seulement Céleste a les

cheveux coupés à la garçonne, et fait donc partie de ces femmes bénéficiant d'une dérogation qui leur permet généralement d'échapper aux blagues attendues. C'est comme ça.

Alors quoi? Alors rien. La preuve juste que l'on vit tous dans un tunnel, conducteur de métro ou pas. À se lever tôt pour aller se jeter dans notre quotidien et gagner notre pain quotidien par un labeur quotidien, à rentrer crevés pour aller vivre un peu, allez, tout de même, c'est important la vie, la vie en rose, la vie en noir, c'est la vie, parfois même, dans la vie, on fait des enfants, on tombe amoureux – sans toi ma vie ne rime à rien –, n'allez pas croire, c'est fou ce qu'on arrive à faire quand on n'a le temps de rien faire. Le travail, divinité moderne à adorer sans s'arrêter au fait qu'il est censé nous apporter notre pitance, car le Travail, a dit le Président hier soir dans ses vœux, le Travail est une valeur, n'est-ce pas, une Valeur Fondamentale, pas comme l'oisiveté, n'est-ce pas, mère de tous les vices et de tous les emmerdements pour tous les gouvernements.

Céleste est donc descendue dans son métro ce matin, avant l'aube, avec le sentiment nouveau d'aller s'y enterrer. Une petite pensée pour son voisin beatnik qui, lui, plane toute la journée,